

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inva-
riablement payable d'avance. Nous le vendons
aux agents huit cents la douzaine.
Toutes communications doivent être adressées
comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 6 NOVEMBRE 1886



CORRESPONDANCE DE LADEBAUCHE

Québec, 3 novembre 1886.

Mon cher Directeur,

Je suis encore à Québec après avoir donné à Mercier la réponse du bourgeois à propos de son round-robin.

J'avais reçu une note de Monsieur Masson me disant de ne pas perdre une minute et de me rendre de suite à Spencer Wood, parce qu'il avait affaire à moi.

On m'espérait chez le bourgeois, et lorsque je suis arrivé on m'a fait une très bonne façon.

Le bourgeois me prit par le bras et me conduisit dans la cuisine.

Il m'offrit une place sur le banc-lit. Avant de m'asseoir j'allumai mon bougou à la petite porte du grand poêle à fourneau.

Le bourgeois me laissa tirer une dizaine de touches, il semblait jongler sérieusement à ce qu'il avait à me dire.

Il s'assit dans une chaise berçante (on appelle ça une branleuse à Québec) et il me dit :

—Écoutez, Ladébauche, vous me voyez bien en peine. Je crains que Mercier me fasse quelque *twist* pour se mettre en tête de la boutique. Regardez bien à votre droite, vous voyez le banc des seaux. On va chercher à m'enlever d'un moment à l'autre le seau de l'Etat. On appelle ça faire un coup d'Etat. Moi, je suis trop messieu pour laisser faire de ces coups-là. Comme je sais que vous n'avez pas frette aux yeux, Ladébauche, je vous ai envoyé cri pour watcher ma maison. Et puis encore autre chose, vous serez toujours à côté de moi lorsque j'aurai à écouter Mercier. Est-ce compris ?

—Oui, mon bourgeois, tope-là, je suis votre homme. S'il y a des poques à donner je tirerai pas d'arrière. Regardez ce poing-ci, c'est la mort. Et ce poing là, c'est six mois d'hôpital. Attention que je tape fort lorsque je m'y mets. Faut vous dire aussi qu'après un procès que j'ai eu, il m'a été défendu de frapper.

—Quant à ça, Ladébauche, je prendrai ça sur mes charges. Lorsqu'il s'agira d'en venir aux torgnoles, je répondrai pour vous. Lorsqu'on clanchera à la porte de derrière, ou si on cogne à la porte de devant, on n'ouvrira pas sans vous avertir de vous tenir prêt.

—C'est compris, monsieur, comptez toujours sur moi. Si Mercier fait le fanfaron dans votre maison, je vous garantis que je ne lui laisserai pas le temps d'y prendre le goût de tinette.

—Attention, Ladébauche, Mercier est "game" lorsqu'il se fâche.

—Y a pas de soin, mon bourgeois, s'il est "game" moi je ne suis pas manchotte.

M. Masson me lâcha pour monter dans son bureau et je m'approchai de la table de

cuisine où il y avait un restant de tour-
quière. La cook se montra bien gentille.
Elle sortit la théquière du fourneau et me
versa une grosse tasse de thé chaud. Elle
alla ensuite à la dépense et en sortit une
terrine de ferblanc avec de bons gorretons.
Je m'en fourrai jusqu'au menton, tellement
que j'ai été obligé de desserrer de deux
pitons la strappe de ma culotte.

Pendant que je fumais ma pipe étendu sur
le banc-lit, Pan ! pan ! pan ! On clanchait
dans le tambour qui donne sur la cour.

La cook alla ouvrir. C'était un visiteur
qui arrivait pour le bourgeois. Je ne le
reconnus pas tout d'abord parce qu'il avait
la palette de sa casquette rabattue sur les
yeux. Lorsqu'il eut le visage à l'air, je vis
que c'était Mercier.

En me voyant il me dit :

—Qu'est-ce que tu fais ici, Ladébauche,
je pensais que tu étais à New-York à la fête
de l'estatue de la liberté.

—J'aurais bien voulu y aller, mais on a
absolument besoin de moi ici. Et vous
quelle idée avez-vous eue de venir comme
ça à Spencer Wood ?

—Mon cher Ladébauche, j'ai fait le voy-
age exprès pour voir le bourgeois. Je veux
m'assurer s'il entend faire le mort bien
longtemps. Je veux savoir quelles sont ses
intentions à mon égard. Il y a deux semaines
qu'il aurait dû me faire appeler chez lui
pour prendre la place de Ross.

—Ah ! oui-da, oui. C'est pour cela que
vous êtes venu à Spencer Wood ? Eh bien !
mon cher monsieur, je crois bien que le
bourgeois n'a pas l'intention de vous donner
une job. Ça n'est pas son accoutumance
d'employer le monde avant qu'il les ait
envoyé cri. C'est ce qu'il m'a dit plusieurs
fois.

—A la fin, Ladébauche, tu sais bien que
Ross a failé et qu'il ne peut plus continuer
les affaires au même stand.

—Failé, attendez un peu. Je crois qu'il
peut encore payer quarante centins dans la
piastre. Je crois aussi qu'il pourra encore
obtenir une bonne composition.

—Pense pas, il n'a pas assez de Riel dans
son stock qui est usé jusqu'à la corde. Pas
possible qu'il continue.

—Soyez donc raisonnable, M. Mercier.
Laissez-lui au moins le temps de faire son
inventaire. De plus il peut encore avoir de
bons "backers."

—Des backers, je me demande un peu
qui est-ce qui peut l'endosser aujourd'hui ?

—Pour ça il a du monde en quantité.
Il a pour lui Chapleau, Langevin, Séné-
cal, le boss Dansereau et tous les gros du
commerce qui ont des "tokens."

—Ça m'est égal, mais j'entends le
"burster" avant la fin de l'année.

—Comment allez-vous vous y prendre ?

—C'est bien simple. Je viens trouver le
bourgeois et je l'oblige de le fermer.

—D'abord je vous dirai, mon cher mon-
sieur Mercier, moi qui connais les idées du
bourgeois, que vous n'êtes pas gros manche
avec lui. Il n'aime pas du tout vos manières.
Il ne permettra jamais qu'on le bosse.
Quant à moi je vous le dirai franchement,
il ne croit pas que vous êtes assez de bons
endosseurs pour "runner" la "business"
de Ross.

—Ça ne fait rien. Je vais le voir immé-
diatement dans son bureau pour avoir sa
façon de penser. Dans quelques minutes je
t'en donnerai des nouvelles.

—Arrêtez un peu. Vous ne monterez pas
voir le bourgeois.

—Pourquoi ça ?

—Pourquoi ça. C'est bien simple. Le
bourgeois m'a défendu de vous laisser en-
trer dans son bureau. Il m'a dit que vous
n'aviez aucune affaire à le voir.

—En voilà une bonne, et qui est-ce qui
m'empêchera de monter ?

—Moi, et si vous faites des façons, il y
aura une play.

—Est-ce pour tout de bon, Ladébauche ?

—Comme de juste. Il y a une loi ou il
n'y en a pas.

—En ce cas, puisque c'est comme ça, ce
que j'ai de mieux à faire aujourd'hui c'est
de m'en aller. Je vois que les choses sont

un peu "mucres" par ici. Je reviendrai
pourtant une autre fois.

—Sans rancune, monsieur Mercier, bien
fâché de n'avoir pu vous être agréable au-
jourd'hui. Ça sera pour une autre fois. A la
revoyure.

Mercier sortit alors de Spencer Wood.
Lorsqu'il passait sur le chemin de la
Grande Allée il avait l'air si piteux que les
chiens en levaient la queue.

Voilà le récit véridique de ce qui s'est
passé à Spencer Wood.

Tout à toi,

LADEBAUCHE.

COUPS D'ARCHET

M. Mercier aux dernières élections s'est
tissé une couronne, non de fleurs artificielles
mais de fleurs Riel.

**

Il est rumeur que M. Honoré Beaugrand
va être nommé vaccinateur du Cabinet de
M. Honoré Mercier.

**

N'ayez jamais une servante menteuse, car
celui dont l'abonnement expire le 1er jan-
vier (celui dont la bonne ment expire le 1er
janvier, pour les abonnés de l'organe de la
Longue-Pointe.)

**

Deux ouvriers causent ensemble sur le
parvis de la nouvelle église de Longueuil.

—Comme ça, les entrepreneurs n'ont pas
voulu te laisser travailler à la chaire, toi qui
as fait tant de sculpture dans l'église.

—Non, mon bon, ils m'ont dit que c'était
impossible pour eux de donner les travaux
de la chaire à des ouvriers non-mariés.

—Pourquoi ça ?

—Ils donnent pour raison que les com-
mandements le défendent. Tu sais ce qu'il
y est dit :

L'œuvre de chaire ne désireras
Qu'en mariage seulement.

**

Parmi les vertus que le Grand Vicaire
possède à un degré héroïque est l'amour de
la bonne chère.

Examinez-le à un banquet où il sera convié
en sa qualité de journaliste. Son estomac
puissant est un gouffre où disparaissent des
quantités incroyables de viandes et de pâtis-
series. Tout ceux qui l'ont vu à l'œuvre
nous assurent qu'il peut rendre des points à
Gargantua.

Dernièrement, au bazar de la Cathédrale
le saint homme se gavait de friandises à une
table de lunch. Un immense pain de savoir
lui interceptait la vue d'un abbé avec qui il
causait.

Notre grand vicaire n'y alla pas par quatre
chemins : il fit disparaître l'obstruction en la
mangeant.

**

Le drame de Riel mis en pièces au théâtre
Lyceum est quelque chose superlificoquen-
tiel.

Au dernier acte on voit Riel sur le gibet
de Regina baissant le crucifix que lui pré-
sente le père André. Il est ensuite livré au
bourreau.

La scène change. Aux reflets d'un feu
de Bengale le chef des Métis paraît suspen-
du à la potence pendant qu'un ange descen-
du du ciel lui pose sur le front la palme du
martyre.

L'apothéose se termine et deux secondes
après Riel, sa femme et sa mère, Dumont,
Gros Ours, O'Donoghue et le père André
paraissent devant les feux de la rampe et
entonnent la *Marseillaise*.

Le comble, selon nous, c'est d'entendre le
père André chantant la *Marseillaise*. Le
VIOLON le signalé à son ordinaire.

**

Il y a sur la rue St-Laurent un marchand
qui est le père du petit garçon le plus chan-
ceux de Montréal. Le gamin fait tous les
jours les trouvailles les plus heureuses.

Le papa résolut l'autre jour de se consti-
tuer en commission royale pour s'enquérir
de ces trouvailles extraordinaires.

—Qui t'a donné ce canif ? demande le
père avec colère.

—Je l'ai trouvé, poupa.

—Eh où as-tu eu cette pièce de cinquante
centins ?

—Je l'ai trouvée aussi, poupa.

Le père enleva le petit garçon et après
l'avoir posé à plat ventre sur ses genoux, il
lui administra une sarabande avec une cour-
roie de cuir en lui disant : tiens, mon petit
vaurien, feras-tu ça une autre fois.

—Aie ! aie ! aie ! poupa, arrête, arrête.
Mets ta courroie sous clé, sans ça, tu vas
croire que je l'ai trouvée.

Depuis ce jour le gamin n'a jamais eu la
chance de trouver des canifs ou de l'argent.

**

Il est un proverbe qui dit : Tout arrive
à point pour qui sait attendre.

Savoir attendre !

C'est là le *hic* pour M. Mercier.
Pourtant c'est une chose si facile et si
commune que de savoir attendre. Regardez
donc l'écolier, il attend jusqu'à la dernière
minute pour apprendre sa leçon par cœur.
Il attend si bien que son professeur est
obligé de lui appliquer la férule.

Plus tard lorsque le jeune homme sort du
collège il attend longtemps avant de se
choisir un état, un métier ou une profession,
et finalement il devient un fruit sec dans la
société, tandis que ses compagnons prospé-
rent dans leur carrière.

Il file le parfait amour avec une fille qu'il
considère comme son véritable idéal, mais
il attend, pour l'épouser.

Il attend et la conséquence est qu'un
autre lui fauche l'herbe sous les pieds et lui
enlève le cœur et la main de sa bien-aimée.

Cette habitude d'attendre l'entrave dans
toutes ses affaires et il ne réussit jamais. Il
se présente une occasion des plus heureuses
en investissant ses fonds dans un immeuble
à vendre. Il attend, l'occasion lui échappe
et c'est un autre qui réalise une fortune par
la spéculation.

Sa police d'assurance expire, au lieu de
la renouveler immédiatement comme le fait
toute personne sage, il attend jusqu'à ce que
sa maison devienne la proie des flammes, et
peut-être il se fera griller en sauvant ses
meubles.

Savoir attendre est très sage en quelques
cas, particulièrement dans celui du chef de
l'opposition.

Il attend, il attend, mais il attendra
jusqu'à ce qu'un nouveau personnage, *Deus
ex machina*, surgisse dans la politique de
Québec pour lui enlever le pouvoir qui est
presque dans ses mains.

Le travail des vers de terre.

Saviez-vous qu'ils fussent des laboureurs
sans pareils, ces vers de terres, ces lombrics,
ainsi qu'on les nomme, et que, eux manchots,
aidassent l'agriculture qui se plaint de n'avoir
pas assez de bras ?

Pour creuser leurs trous, les lombrics ava-
lent de terre toute la longueur de leur tube
digestif ; ils en absorbent ce qu'elle contient
de nutritif, puis reviennent à la surface dé-
poser leurs déjections, trainées visqueuses que
souvent vous aurez remarquées. Une fois
leur trou creusé, ils continuent à avaler cha-
que jour leur pitance de terre, y puisant leur
nourriture, œufs, larves, spores ; etc., qu'ils
rendent sous forme d'humus.

Grâce à ce travail, l'air baigne périodique-
ment, jusqu'à une certaine profondeur, les
différentes couches du sol qui en devient plus
apte à retenir l'humidité et à absorber toutes
les substances salubres dont la plante a be-
soin ; grâce à ce travail aussi, les cadavres, les
coquilles, les feuilles, qui étaient ensevelis,
arrivent jusqu'à la portée des racines qui les
utilisent de leur mieux.

Et ne croyez pas que ce labeur soit de
faible importance. Pour juger de la valeur
du travail, un naturaliste mit deux lombrics
en cage dans un vase de dix-huit pouces de
diamètre, rempli de sable et de feuilles
sèches. Les vers entraînent les feuilles dans
le sable jusqu'à trois pouces de profondeur
et, après six semaines, une couche de sable
d'un centimètre était convertie en humus.

Un observateur a constaté qu'un ver rame-
nait un demi-gramme de terre par jour. La
quantité peut sembler minime ; mais multi-
pliez par 133,000, nombre moyen de vers
qui vivent sur un hectare, et voilà déjà pour
un jour, plus de 66 kilos de terre ramenés à
la surface.

Voulez-vous d'autres chiffres ? Du 9 octo-
bre 1870 au 14 octobre 1871, les vers d'un
champ ont ramené 8 tonnes et ceux d'un
autre champ 16 tonnes de terre en 367 jours.
Dans le Staffordshire, une couche de terre
d'une épaisseur moyenne de 0,22 pouces a
été annuellement apportée par les vers et
étendue sur la surface d'un champ observé.

Ajoutez que ces vers vivent et travaillent
sous toutes les latitudes. C'est par suite de
ces travaux que lentement la surface d'un
pays se modifie. Les pierres qui posent sur
le sol s'enfoncent peu à peu, entraînées par
les minuscules éboulements des habitations
des lombrics, et en même temps elles sont
ensevelies par les déjections ramenées à la
surface. Ainsi se sont enfouis les restes de
civilisations disparues dont on retrouve les
traces, et, sans remonter trop loin, les ruines
des villas, les voies romaines, etc. En sorte
que, si l'agriculteur doit se féliciter du tra-
vail des lombrics, l'archéologue peut s'en
plaindre ; ce qui, pour finir, prouve une fois
de plus qu'on ne peut contenter tout le
monde.

Un comble, par hasard :
Avoir le caractère tellement renfermé que
ça se sent dans l'appartement !